

Migrations autour des agro-industries et évolution socio-spatiale des sociétés paysannes locales dans le Cameroun central

Par

Joseph Yves Zoa Zoa, Géographe chercheur, Centre National d'Education, Yaoundé Cameroun, yveszoa@yahoo.f, Tél. (237)-77-55-98-27/fax : 237-22-22-13-36

Résumé

Les migrations vers le bassin sucrier Mbandjock-Nkoteng débutent en 1963 avec la création d'une industrie sucrière dans la vallée du fleuve Sanaga apparemment vide d'hommes à une centaine de kilomètres de Yaoundé la capitale. Cette activité dévoreuse de main d'oeuvre déclenchera le déplacement d'une importante masse de populations à travers le territoire national particulièrement celle de la région septentrionale. Les migrants vont favoriser le développement de nouvelles activités et de nouveaux savoir-faire dans la région; la vie des hommes et les structures agraires locales sont modifiées. Grâce à leur présence, l'économie monétaire va se répandre dans cette région autrefois déshéritée et oubliée. Ils sont un puissant soutien au micro développement démographique, économique, politique et social local. Toutefois, la faible implication des populations autochtones dans la gestion des mutations créées va réveiller quelques revendications identitaires mais sans véritable incidence sur la sécurité sociale, politique et économique de la région et nécessitant l'intervention de l'Etat central.

Présentation et enjeu des deux espaces

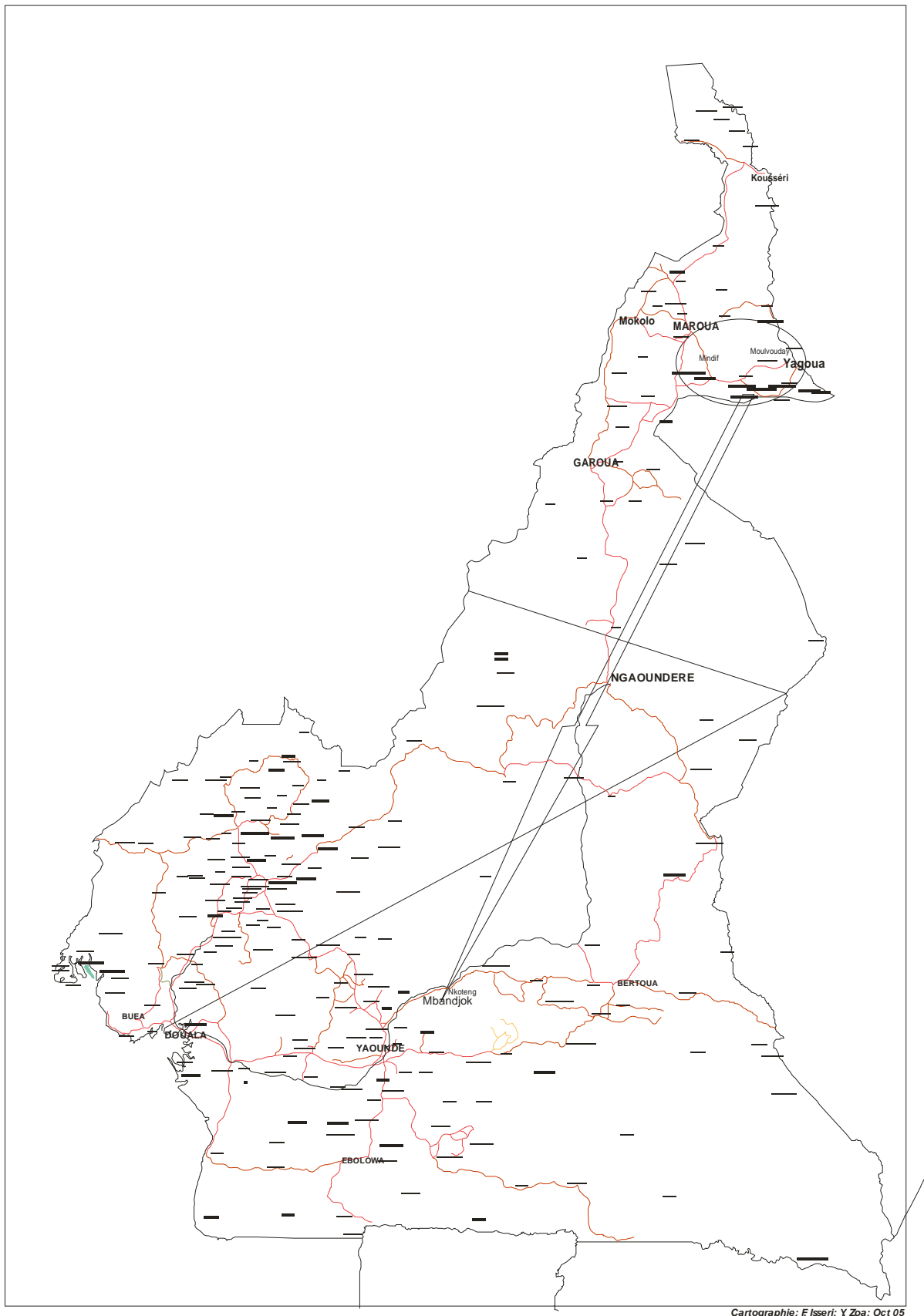
La vallée de la Sanaga à Mbandjock est l'espace de 1270 km² au nord-est de Yaoundé qui abrite par une décision politique, la plus grande sinon la seule unité de production sucrière du Cameroun. Et où vivent aux bords du fleuve de même nom, 2.500 individus en 1964 (Lefèvre, 1974) et qualifié de vide d'hommes¹ en comparaison à certaines régions du pays à la même date. Zone de rencontre par essence entre la forêt et la savane, elle est cependant dotée d'un vaste et dense réseau de galeries forestières dont l'influence permet d'avoir dans la localité un climat à deux nuances à savoir le type équatorial du sud Cameroun et le type tropical humide du nord. La pluviométrie moyenne annuelle se situant parfois autour de 1500mm et pouvant quelque fois aussi osciller entre 1250 à 1600 mm/an. Malgré ses atouts climatiques qui font d'ailleurs la particularité de la vallée, l'on y rencontre très peu d'hommes; cela est traduit par les faibles densités en présence, inférieure quelquefois à 1 hab./km² (Barbier et al, 1977. même s'il y a une trop légère évolution en 1987 où elles atteignent les 06 habitants/km² (Abéga, 2003-2004). Les migrants occupent des terres dans l'arrière pays aux fins des activités agricoles et autres mais retournent à Mbandjock à la fin de la journée de travail où ils y résident de manière permanente. Les principales populations de la place sont les Vutés recentrés dans le groupement de Ndjoré, les Ehan dans le groupement de Ndo, les Yezoum à Mekomba et les Yebekaba dans le groupement de Nkoteng.

¹ C'est à la suite d'une enquête spéciale menée par l'administrateur Délarozière, intitulé « Contribution à l'étude-démographique de la subdivision de Nanga-Eboko et publié dans le Bulletin mensuel de la statistique outre-mer en septembre 1953, que nous savons qu'un recensement a eu lieu dans le couloir sud de la vallée de la Sanaga (Haute Sanaga) qui a permis de détecter que le faible peuplement de cette localité.

Le vide qui est ainsi observé dans le peuplement de cet espace est davantage accentué par le caractère dispersé de l'habitat car les différents hameaux des principaux villages en présence sont disposés de manière éparse çà et là. Parfois, on rentre juste deux ménages installés dans un bosquet loin des autres habitations. Ce qui contribue à rendre fluide la densité démographique. Cet aspect démographique déshéritant va avoir des implications sur la vie économique de la zone. Il n'existe aucune activité industrielle capable de créer de la richesse pour les populations locales à l'instar des plantations cotonnières, arachidières etc..malgré la proximité de Yaoundé la capitale, pôle d'écoulement par excellence des produits. Les populations restent largement dominées par les activités rurales. Ce n'est point nier ici, la capacité des savoirs locaux et traditionnels a marqué le paysage par des systèmes agraires bien élaborés. En somme, la région est sérieusement handicapée. C'est fort heureusement dans cet espace incommode à toute activité créatrice de revenus à dimension globale que fut installé sur décision des pouvoirs publics et partenaires, la société sucrière du Cameroun en 1964 extrêmement nécessiteuse et dévoreuse de main d'œuvre. L'atteinte de l'objectif de cultiver à grande échelle la canne à sucre et son exploitation industrielle en dépendait. Une politique d'Etat fondée sur le déplacement des populations des zones les plus peuplées vers celles qui le sont moins est instaurée à cette période sur l'ensemble du territoire. Sa mise en œuvre permis de satisfaire à la demande de Mbandjock. Les plaines du Logone plus éloignées furent particulièrement sollicitées malgré les caractéristiques avec les zones plus rapprochées du site comme la Lékié.

Les plaines du Logone constituent pour notre étude un vaste ensemble géographique confiné au sud-est de l'extrême nord du Cameroun dans le bassin de la Bénoué , drainées par le lac fianga, lac tikem, Léré, le mayo danaï, boula, sava, kébi et bien d'autres cours d'eau plus modestes. le climat, qui est de type sahélien humide, rend les terres de la région facilement cultivables. Là sont cultivées d'importants types de cultures de consommation locale et traditionnelle comme le mil rouge, le mil mouskouari ,le manioc, l'élevage de petit bétail.. Il y a aussi la présence de quelques plantations de coton.

Elles sont représenté au plan humain par les pays Tupuri, massa, moudang, guiziga dont le recensement démographique donnait : Tupuri : 81.200 personnes qui sont disséminés dans une série de cantons ou villages comme Doukoula, Tchatibali, Doubane, Bizili, Golonpoui pour ne citer que ceux là. Massa : 75.000 personnes localisées surtout dans les plaine inondées du Logone, à la frontière avec le tchad. Guiziga 52.700 personnes, qui se retrouvent davantage dans les cantons de Moutouroua et de Loulou, Midjiving. Moudang: 27.700 qui se rencontrent à kaélé, Boboyo et Lara. Les densités avoisinent les 70 hab./km² en 1964 puisque les superficie sont relativement modestes.



Cartographie: F Isseri; Y Zoa; Oct 05

Carte

de localisation des deux espaces

La dimension de ce surpeuplement impose en lui-même des conditions d'existence difficiles. En fait, toutes les terres disponibles suffisent à peine pour les pratiques des activités de subsistance évoqué plus haut; la charge spatiale nécessaire à la collecte des diverses ressources et revenus relatifs aux activités rurales est

dépassée. Pour remédier à cette insuffisance, les populations mettront au point une somme de méthodes et techniques assez ingénieuses pour maintenir la fertilisation du sol ou alors l'enrichir de nouveau. Qu'en sera-t-il dans la vallée de la Sanaga ? cette solution trouvera des limites et sera même de courte durée à cause de la continuation de la croissance démographique. Il s'en suivra même d'autres difficultés sociales à savoir des conflits fonciers. En conséquence les productions agricoles proportionnelles susceptibles de satisfaire à la demande de tous s'en trouvaient pénalisées et les efforts rendus par chacun pour y parvenir étaient vains et imperceptibles. Il y avait donc urgence de répartir cette population ou du moins son excédent sur l'ensemble du territoire en l'occurrence sur des sites relativement vides dans la mesure où elle constitue un capital de main-d'œuvre inestimable mais improductif puisque mal et non utilisé. Ce fut la solution à terme capable de résorbé le problème qui était ainsi posé. Les populations des plaines pouvaient-elles s'adapter aux nouvelles conditions de travail des plaines ?

Une série de flirts voire d'initiations aux activités agricoles de plantation dès les années 1932-1946 prédisposent les populations de cette région à la pratique des cultures nouvelles en l'occurrence l'arachide, le riz et le coton. Cultures qui sont typiquement différentes des cultures purement rurales. En effet, la culture du coton pour la production du textile et du vestimentaire fut introduite dans leur espace de vie lors de la migration des européens, en Afrique noire. C'est dans ce sens et objectif que furent créées des compagnies textiles telles que la société cotonnière du nord-cameroun et du Tchad (SCNCT) en 1942 puis la compagnie française pour le développement des fibres textiles (CFDT en 1949). En 1974, l'administration locale postcoloniale prend le relais en « nationalisant » la CFDT sous le nom de société de développement du coton (sodecotnon) dont les rapports avec la cotonnière industrielle du Cameroun « cicam » créée en 1965, consistent en ce que la première offre le coton en vue de leur transformation en tissu et d'autres vêtements par la seconde. Dans la même lignée, la station agricole de pouss est créée en 1950, elle sera renforcée par la présence de la Semry en 1954. Cet ensemble de faits va militer en faveur des circulations des populations des plaines du Logone vers la vallée de Mbandjock en 1964 facilitée par une politique d'Etat de cette époque et relayé de nos jours par des initiatives particulières et même individualistes.

Un ensemble de travaux ont déjà été fait sur cette problématique au triple niveau local, national et global. Les thématiques sont certes différentes mais nous ne nous attardons pas dessus. Nous relevons cependant qu'au niveau local sur les deux espaces, d'importants travaux sont réalisés. Ils concernent de manière générale les populations, les activités économiques (Tissandier, 1970 et 1977) pour la vallée de la Sanaga, (Kouasi, 1990) pour les plaines du logone. Ces écrits appréhendent isolément l'ensemble des phénomènes agraires, sociaux, etc. Notre approche met davantage l'accent sur le contact entre les deux sites. Les rencontres de populations qui s'observent dès lors seraient-elles de nature à créer de nouvelles cartes susceptibles de renforcer ou éclater les identités locales. Notre travail s'articule sur les périodes 1963-1974 et 1993-2004 qui correspondent respectivement aux premières arrivées des migrants des plaines à Mbandjock et à leur intégration totale sur le nouvel espace.

Nous problème est d'évoquer par une présentation et une appréciation succinctes l'évolution des sociétés humaine et spatiale des plaines du Logone autour d'une agro-industrie. Il s'agit concrètement de répondre à la question de savoir en quoi et comment la rencontre des sociétés du septentrion et celles du Cameroun Central

dans la localité de Mbandjock les a réciproquement changé de même que l'espace rural lui-même. Le concept même de changement revêt ici des connotations sociales, agraires, foncières, techniques de labours, voire politiques.

Nous croyons pouvoir affirmer que les migrations interterritoriales qui sont un remède à la saturation démographique spatiale, foncière de certains terroirs donnés, ont révélé des phénomènes géographiques cachés dans ce site dès l'arrivée de migrants à savoir : *l'élargissement de la carte ethnique des terroirs de la vallée de la Sanaga, espace à l'étude ;

*la rencontre culturelle imprévisible entre le nord et le sud à travers des mariages mixtes, les concubinages;

*l'allégeance à un système patronal hiérarchisé et jusque là ignoré ;

*l'évolution spatiale des terroirs et finages villageois ;

*le réveil et l'affirmation entre les populations migrantes et autochtones du sentiment national

*réveil de l'intelligentsia au sein des migrants.

Notre papier est rédigé à partir de documents issus de l'expérience de terrain, des sciences sœurs comme l'histoire, la sociologie et des travaux de tous ceux qui s'intéressent à la complexité du mouvement migratoire. Nous avons fouillé le passé de la région et des acteurs à travers la mémoire des anciens, de ses analystes et même des griots. Nous les avons critiqué lorsque la nécessité s'imposait. Mais nous les avons complété à travers des enquêtes, des interviews auprès des ménages des migrants de la première heure, les nouvelles générations et des observations de terrain. Tout cela nous permet de le subdiviser en deux parties articulées respectivement sur l'arrivée des migrants à Mbandjock et les causes les changements qui sont intervenus.

I- Ere de la rencontre des sociétés : un hasard de l'histoire

C'est en 1963 que la décision de faire venir les populations des plaines du Logone dans la vallée de la Sanaga à Mbandjock est prise. Plusieurs raisons d'importance expliquent cela. L'espace en question présente une démographie chancelante pourtant il est paradoxalement retenu pour abriter l'industrie sucrière du Cameroun appelée Sosucam² en 1965 et quelques neuf ans plus tard la Camsuco en 1974. Cette activité grande dévoreuse de main-d'œuvre indigène et qualifiée amène l'Etat du Cameroun à déplacer les populations des zones surpeuplées des pays tupuri, massa, moudang, guiziga vers celles qui le sont moins à l'instar des pays Ehan, Vutés, yezoum etc. résolvant de manière concomitante les problèmes des inégalités démographiques qui sont l'apanage du territoire national. Ce déplacement permettait aussi à ces populations des plaines vivant en économie fermée malgré quelques amours avec le coton ou autarcique et présentant un standard de vie relativement inférieur d'accéder aux nouvelles opportunités pour améliorer leurs conditions d'existence. Leurs exigences sociales dans cette région sont le plus souvent difficiles à satisfaire. Il s'agit des frais de « dot » qui nécessitent l'octroi de plusieurs têtes de bétail à la famille de la mariée. Les déclarations des anciens et les lectures des ouvrages généraux et spécialisés³ révèlent que *«chez les massa et les tupuri, il faut respectivement verser une dizaine de bœufs voire plus pour prendre femme* ». Du moins, la quantité exigée dépend des marges de la société dans laquelle, l'on est issue. Par ailleurs, pour bénéficier de certaines joies sociales

² Société Sucrière du Cameroun.

³ PODLEWSKI, (A.M), in « Démographie des populations riveraines du Logone, Massa, Mousgoum, Mousseye, Guiseye dans la République Fédérale du Cameroun » ORSTOM 1962.

comme la participation à la pratique de la « cure de lait⁴ » et obtenir une reconnaissance sociale à titre personnel et un respect de soi au niveau local global et même général, les différentes sociétés ont imposé des lois à leurs membres dont le respect doit être la règle. La satisfaction de toutes ses exigences n'est certes pas facile et requiert même un certain minimum d'avoir matériel que ces populations ne peuvent pas présenter eu égard à la situation d'extrême précarité dans elles vivent du fait de l'absence des économies de marché aux alentours. Comme la dot, la pratique de valorisation individuelle et d'affirmation sociale est différente d'un « pays » à l'autre⁵. L'agro-industrie peut être un levier dans la satisfaction voire l'atteinte de l'auréole sociale ardemment recherchée par les populations à travers les émoluments qui seront versés à chacun à concurrence des efforts fournis, lesquels seront alors cette fois là perceptibles et visibles grâce à l'expansion observable de l'industrie. De main d'œuvre indigène, les populations acquièrent le statut d'agents économiques, ayant des responsabilités, travaillant pour ses intérêts propres.

Cette politique d'Etat qui inspire la création de sosucam vise enfin à contribuer au bien être et à la prospérité des différentes composantes spatiales du territoire national, à favoriser l'émergence d'un sentiment d'appartenance nationale d'une population régionale donnée.

I-1- les garanties données aux migrants

Certes il ressort d'après certains écrits et des interviews que les plaines du Logone présentaient à certains moments de son histoire des terroirs saturés du fait de la forte densité de population. Laquelle est largement supérieure aux superficies spatiales. Superficies où sont par ailleurs exercées des activités agricoles de toutes sortes, à caractères traditionnel et moderne :les cultures d'arachide dans la région du « bec de canard » en 1953, du riz et de coton ; la présence des sociétés Semry de Yagoua. (Kouasi,1990). Des essais locaux et individuels d'intensification de leur système de production furent initiés avec pour objectif, la capitalisation de cette croissance démographique. Ces populations sont très attachées à leur terroir. Cet attachement n'était pas de nature à favoriser facilement leur déplacement vers le sud. Il a fallu pour les en convaincre user de beaucoup de tact et de caution lors des multiples campagnes de recrutement et de sensibilisation à la migration. Les preuves utilisées par l'Etat pour les encourager étaient entre autre la certitude d'un environnement sécuritaire qui permette aux différents groupes d'investir dans leurs outils de production sans crainte de représailles quelconques. Sécurité qui tenait en compte les exigences écologiques humaines à l'instar de la présences des ressources d'eau potable.

L'eau qui est un atout incontournable pour les productions alimentaires traditionnelles et la pêche des migrants comme le mil rouge, le mouskwari, le manioc. Elle est davantage importante pour eux car ils seront amenés à certains moments de l'année de produire du vivrier marchand pour renforcer leurs économies déjà insuffisantes à cause des nombreuses sollicitations des diverses familles comme l'indique quelques les tout premiers migrants rencontrés dans le cadre de la collecte de l'information.

⁴ C'est une forme d'exercice que des jeunes hommes des plaines du Logone effectuent à une période de l'année dans l'optique de se valoriser leurs prospérités physiques à travers un ensemble d'actions et d'actes posés de même de d'acquérir de l'estime socialement.

⁵ Cette différenciation s'observe au niveau des noms : chez les Massa de même que chez les Mousgoum, il s'agit de gourou ; alors qu'elle est appelée gournu chez les tupuri

Des installations approximatives des villages présentant des possibilités voire facilités d'accès aux terres. Celles-ci étant d'un grand intérêt pour les migrants puisqu'elles constituent le socle, le ciment sur lequel ils peuvent pratiquer leurs cérémonies culturelles originelles comme le gourna ou le gourou/gourouna. Cérémonies voire activités qui marquent d'une certaine manière le passage d'un état d'irresponsable à celui de responsable. La qualité des sols constitue un autre des encouragements substantiels qui leurs étaient présentés. En effet, les sols de la région de chute possèdent des valeurs culturelles inestimables dont trois types s'en dégagent après notre observation et classification dans cette région de contact de forêt savane. Il s'agit donc des sols forestières, utiles pour les cultures diverses, les sols pastoraux et les sols à maintenir en jachère servant comme réserve.

L'espace de la vallée est vide d'hommes. C'est vrai et l'Etat a décidé d'y implanter une agro-industrie selon le principe juridique qui stipule que toutes les terres appartiennent à l'état. Mais il existe néanmoins un régime foncier même s'il serait calqué sur le droit coutumier, qui détermine et classe les types de terre de la place tout en reconnaissant et laissant les usages aux lignages, aux familles, aux ménages et même aux individus autochtones. De nos il ressort trois ensembles de terres disponibles : des terres apparemment vacantes qui sont les galeries forestières insérées dans les parcelles de champs de cannes à sucre, les terres collectives appartenant à un lignage et une famille et à un groupement. Toutes présentent un intérêt au triple plan agricole, pastorale et écologique voire touristique. Les négociations pour les besoins de vente à un tiers deviennent difficiles à ce moment ; dans la mesure où plusieurs intervenants rentraient dès lors en jeu comme se serait le cas au moment où arrivent les migrants qui sollicitent des terres pour des agraires.

En plus des exigences écologiques, il était présenté aux migrants des encouragements sociales. En effet, des habitations étaient gracieusement offertes aux migrants pour leur acclimatation voire insertion au sein de ce nouvel espace de vie malgré leur étroitesse aujourd'hui car conçues pour des célibataires et surtout de jeunes gens débutant leur vie comme agent économique et dans un système de création de richesse qui se veut moderne. A la suite des habitats, une dispense de payer l'impôt public est accordée aux migrants pendant une période bien déterminée. Durant celle-ci, le migrant devait s'équiper en produits de première nécessité. Le paiement de cette taxe publique était un véritable casse-tête pour les populations de cette partie du pays aux revenus très limités malgré les potentialités agricoles de la région. Ces populations refusaient d'ailleurs de payer cet impôt. Cela est d'ailleurs relevé pour ce qui concerne la région de Yagoua en pays Massa et qui par extension s'observe dans toute la plaine par kouasi en ces termes « *Autour des années 1940 il y avait déjà dans la région de Yagoua, un réel effort des populations à s'acquitter de leurs redevances fiscales envers l'administration coloniale ; et cela malgré la création de la taxe sur le bétail en décembre 1938. beaucoup d'indigènes voulaient bien vendre un bouc pour pouvoir payer leurs impôts mais généralement il n'y avait pas beaucoup de preneurs (...) selon Privat⁶, une diminution de 2 francs par homme chez les Mousgoum pouvait être compensée par une augmentation de 1 franc par homme chez les toupouri et les Massa* ». L'assurance d'un émolument dont le montant journalier s'élève à 208 f pour un manœuvre culture, rôle d'ailleurs réservé à la plupart des migrants du fait de l'analphabétisme, ajouté aux différentes primes oscillait entre 08.000 f et 12.000 francs par mois était un élément suffisant pour convaincre les jeunes de se déplacer vers la vallée.

⁶ chef de subdivision dans la région du 3 février 1933 au 21 mars 1935 et du 15 janvier 1937 au 10 octobre 1938.

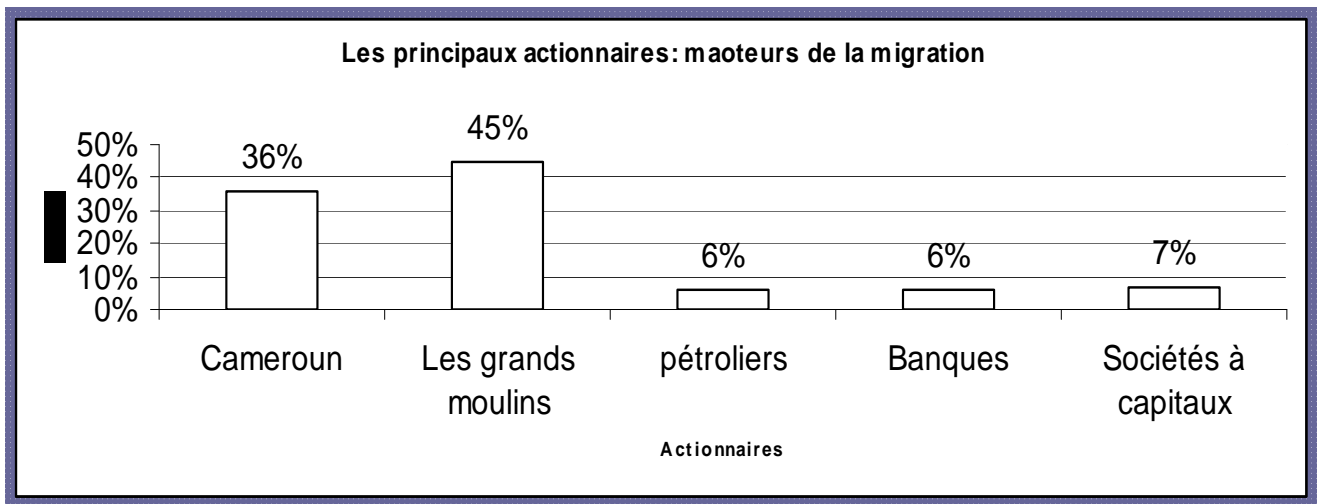
Plus important encore sont les incitations à l'affranchissement si tant est qu'il s'agit de cela. En fait, les « pays » des plaines vivent sous une organisation sociale très hiérarchisée où la gérontocratie impose des conditions contraignantes et des systèmes de tutelle insupportable pour les jeunes générations d'individus concernés. Le départ vers la vallée de la Sanaga ne serait-il pas là le signe d'un abandon de ses valeurs dures ancestrales et une désintégration sociale ? certes, ces populations sont par essence habituées à ne vivre que de manière groupée, manifestant leur désir d'exprimer librement, à l'abri des regards autrui. Cette attitude empêche aussi asservissement de leurs coutumes par celles des voisins relativement plus évolués et même puissants.

Le dernier élément d'encouragement et d'incitation à la migration, était l'octroi des avances sous des formes multiples d'argent en espèce, de petit bétail et surtout d'outillage aratoire servant aux tout premiers travaux agricoles dits « jardins de case ».

I-2- Des arrivées cadencées

Les toutes premières arrivées des migrants dans la vallée de la Sanaga remontent en 1963, date à laquelle l'Etat du Cameroun octroi par un décret une concession de 10.000 hectares de terres à la société sucrière du Cameroun. C'est une société anonyme au capital de 1.450 millions de francs CFA dont les principaux actionnaires sont : l'Etat du Cameroun à travers la S.N.I. (36%), les grands moulins de Paris (45%), les pétroliers (la Shell ,06%) des banquiers (06%) et d'autres sociétés à capitaux. Les mobiles des uns et des autres étaient tout aussi différents en témoigne les écarts dans la contribution au capital social de l'entreprise.

Graphique n°1 : Les actionnaires de la migration.



Pour l'état du Cameroun, il s'agissait de cesser les importations de sucre dans la vallée du Niari au Congo voisin en valorisant et en exploitant les potentialités énormes locales en terme de main d'œuvre et de ressources en terres. Pour les grands moulins de Paris, il était question de la continuation du maintien de la toute puissante coloniale dans l'espace baptisé Afrique Equatoriale Française (AEF). Puissance qui devait se matérialisée par la maîtrise, le contrôle de la production, du transport et de la commercialisation de tous les produits. Le contour par le Congo laissait à tout le moins perdre quelques fonds compte tenu de la présence d'un nombre assez élevé d'intermédiaires dans le circuit. D'ailleurs les objectifs de l'entreprise expriment clairement cette pensée à savoir : la culture de la canne à sucre et son exploitation industrielle. Les autres à

majorité entreprises de capitaux occidentaux, soutenaient de manière assez voilée la politique des grands moulins représentant ainsi un ensemble d'Etats européens donc l'identité n'est point dévoilée à travers les écrits et les enquêtes. Les sites de vallée choisis pour l'implantation des unités industrielles montrent une fois de plus l'importance de l'eau dans l'activité de production de canne à sucre. Comme quoi, une vallée peut en cacher une autre.

Il était par conséquent urgent d'engager de suite les travaux relatifs à la mise en place de cette unité d'exploitation. La première étape fut l'importation non plus de sucre mais plutôt de plants du même Congo pour être mis en pépinières à Mbandjock à concurrence de 80 hectares de pépinières qui seront plantés plus tard. Ces deux derniers points de la chaîne requiert du capital physique en abondance, lequel se trouve dans les plaines du Logone. C'est ainsi que les migrants expliquent leur présence dans la vallée de Mbandjock à cette date de l'histoire. Pour être débarqués là, plusieurs campagnes de recrutements ont eu lieu. Bien plus tard elles seront transformées en scènes de captures, les migrants refusant désormais cette manne empoisonnée vantée à grands cris par les opérateurs. Quelques raisons évoquées ça et là par les anciens respectés de ces premières heures de la création sont liées à la dureté des conditions de travail et des difficultés des tâches à effectuer qui frisaient à la limite de l'esclavage voire l'inhumanisme total. Chose tout à fait compréhensible pour peu que l'on fasse un bref recul historique. En effet, les principaux actionnaires du projet sont des occidentaux qui commencent à peine à avoir de la considération pour les populations africaines d'autant plus que nous sommes aux premières heures des indépendances.

L'information selon laquelle les plaines regorgeraient d'une abondante main d'œuvre aux capacités physiques indéniables, travailleuses et davantage prédisposée à exercer dans des conditions relativement dures aurait été donnée par le chef de subdivision Privat. Ce dernier a servi dans cette région au plus fort moment de la colonisation et a utilisé ses populations pour le lancement des cultures commerciales, lesquelles ont exécuté avec succès toutes les tâches à elles confiées. Nous en voulons pour preuve le développement des cultures de plantation identifiées dans les plaines du Logone comme le riz, le coton, l'arachide. Privat aurait donc pesé de tout son poids pour déclencher cette migration pour le bien et l'expansion de la métropole/ mère patrie. N'était-ce pas là également un des rôles réserve aux administrateurs coloniaux.

En 1963, arrivent selon nos enquêtés qui sont d'un âge assez avancée et les fichiers administratifs de la sous-préfecture de Mbandjock, une première vague de 20 migrants composés respectivement de 07 Tupuri, 06 Massa, 05 Mousgoum, 04 Moudang et 03 Guiziga encouragés par les avantages à eux présentés par les recruteurs. Ceux-ci avaient pour mission principale d'entretenir les 80 hectares de pépinières soit 04 hectares par personne; ce qui permettra d'obtenir en 1966, un champ de 800 hectares de canne à sucre. L'on peut aussi voir en arrivée, la recommandation de l'administrateur Privat qui s'était déjà essayé à introduire des cultures commerciales auprès de ces populations et qui réagissaient d'assez bonne manière quant à leur effort physique. La sous-préfecture était particulièrement impliquée dans le processus de déplacements des populations des plaines vers. Elle était l'auxiliaire de l'Etat du Cameroun et devait s'assurer du bon déroulement des événements car il y allait de la crédibilité du pays. Il fallait s'assurer que l'Etat du Cameroun fournissait effectivement la main d'œuvre requise et nécessaire à l'expansion de la société comme indiquait le cahier de charge. C'est pourquoi, nous pouvons nous fier aux statistiques tirées de leurs services.

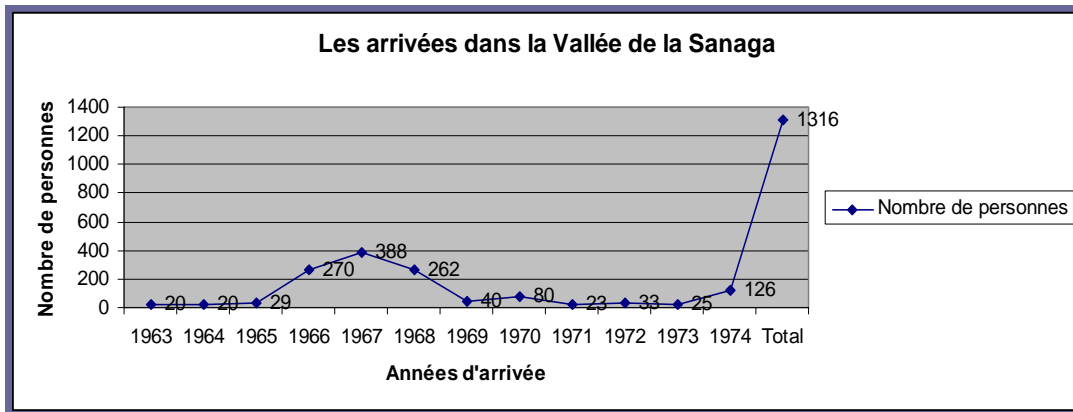
En 1964, une autre vague arrive dans la vallée composée au total de 20 repartis respectivement de la même façon que la première. Ce sont les mauvaises conditions des voies de communications reliant les deux sites qui expliquent ces arrivées en petit nombre, la voie routière étant à ce moment le seul moyen de desserte existant puisque le rail n'est pas encore tout à fait opérationnel. Le transport s'effectuait par ailleurs dans de petits pick-up aux très faibles capacités de charge. Le souhait aurait été d'emporter une très grande masse de population d'un seul coup car les tâches étaient urgentes et nécessitaient du monde valide et rentable. Le recrutement se faisait en début des saisons de pluies et pas avant. Une très longue période de désœuvrement aurait dévié les migrants de leur objectif principal et aurait augmenté les charges de la société. C'est le véritable esprit de capitalisme qui s'expérimentait ainsi dans la vallée de Mbandjock.

En 1965, arrivent 29 autres individus qui seront renforcés par la masse de 270 en 1966⁷. Le recrutement de cette importante vague a lieu tout au long de l'année y compris durant la saison sèche et plusieurs pick-up furent utilisés pour le transport des populations. Les tâches liées à la culture comme les traitements phytosanitaires, le désherbage urgeaient dans la mesure où le démarrage effectif de l'usine était programmé pour 1968. Il fallait donc disposer de ressources en canne nécessaire et suffisante pour transformer en sucre. Puisque, pour obtenir 10 kg de sucre, il faut environ 30 tonnes de canne brute. Il faudrait voir dans cette augmentation l'apport des populations des plaines. Ce dernier est composé de : 81 Toupouri; 60 Massa ; 45 Moudang ; 30 Guiziga ; 39 Mousgoum et 15 mbum. Au fil des années, le nombre de recrutés va davantage croître et s'étaler tout le long de l'année. Trois principales raisons expliquent cela : les industriels souhaitent avoir de manière permanente une masse ouvrière avoisinant les 500 personnes sur place et en à moment pour des tâches liées à la coupe et celles de l'entretien. Le prolongement du rail entre Yaoundé et le nord est achevé et le fonctionnement effectif. Les industriels ouvrent pour les mêmes besoins un aéroport sur le site de la plantation en plein champ de canne à sucre pour accueillir des avions de ligne intérieurs transportant les migrants surtout les avions militaires qui avaient été mis à contribution pour la réussite de cet important projet. Cet étalement des recrutements le long était aussi une réponse aux nombreux désistements que l'on enregistrait çà et là; que l'on pourrait qualifier de réponse des migrants aux dures conditions de travail et aux diverses sanctions qui leur étaient infligées par les industriels ou « capitas », auxiliaires des grands partons dans les champs de canne. En fait, les migrants exerçaient sous un soleil accablant, totalement dépourvus des vêtements de travail à protéger contre les mauvaises herbes et les piquants des feuilles des cannes à sucre. L'on n'était pas loin de la traite négrière. De plus ceux d'entre eux qui ne réussissaient pas à achever le nombre de ligne de coupe de 6 voire 5, de glanage et variant entre 50 et 100 mètres variant étaient sévèrement privés du salaire et des primes convenus. Il importait par conséquent de combler urgemment ce vide par l'organisation de nouvelles autres arrivées. A cet effet, la carte numérique suivante des arrivées fut établie à la suite des relevés effectués au fichier population migrante de la sous-préfecture. 1967: 388 populations arrivent à Mbandjock, mais toutes ne seront pas enregistrées comme employés de sosucam leur but étant seulement d'arrivée dans ce nouvel espace et s'activer à autres occupations qu'elles jugeaient plus rentables et inexistantes dans la localité d'accueil montrant par leur esprit d'ingéniosité et de développement. Leur présence est juste indiquée dans le fichier de la sous-préfecture ; cela confirme donc les différences qui

⁷ Cf. Fichier de la sous-préfecture, assurant à cette époque les fonctions d'administrateur municipal.

existent entre les fichiers de sosucam et sous préfecture en matière du nombre de population migrante effective en Mbandjock. En 1968, on enregistre l'arrivée de 262 personnes ; 1969, il n'en arrivent que 40 personnes ; 1970, c'est 80 personnes qui arrivent dans la vallée, ; en 1971, c'est 23 ; 1972 : les migrants qui arrivent nouvellement sont de 33 ; en 1973, on note 25 arrivées et en 1974, ils arrivent en masse de 126. En 12 ans de processus migratoire, 1316 individus originaires des plaines du Logone et officiellement recensés arrivent dans la vallée de la Sanaga à Mbandjock. Certains y sont aussi parvenus de leur propre chef, constituent un bon nombre

Graphique 02 : Les arrivées dans le site



Le rythme des arrivées montrent des écarts importants qui trouveraient leurs explications à trois niveaux: les travaux de cultures ne sont pas encore très intenses puisqu'il s'agit juste de la mise en pépinières des plants apportés du Congo ; par conséquent le besoin en main d'œuvre considérable n'est point exigé. Les arrivées massives que l'on observe durant trois années 1966, 1967 et 1968 correspondent à la préparation du démarrage effectif de l'usine matérialisé par la production des toutes premières tonnes de sucre « made in Cameroon », production qui marque la rupture totale des importations du sucre du Congo. Les variances qui apparaissent dès les années 1969 jusqu'en 1973 sont liées aux soucis des industriels de combler le vide causé par certains désistements. Ceux-ci restent sur le site pendant une période n'excèdent pas un mois. Les plus résistants y restent durant une campagne entière qui dure 06 mois. C'est pour eux le temps de pouvoir avoir leur première et dernière paie avant de se fondre dans la nature et vaquer à d'autres occupations. C'est ainsi que en retrouvaient certains exerçant comme employés dans les plantations cacaoyères des villages environnants à savoir : Ndo, Mekomba, Biboto, Ndjoré et zili. Au cours de ces séjours de durée très extensible, ils réussissaient à nouer de fructueux contacts avec les autochtones, relations qui aboutissaient à des installations définitives et des brassages culturels à travers des concubinages voire des mariages ; Parfois, ils s'activent dans la pêche ou pratiquaient des cultures traditionnelles comme le manioc et avec le temps des produits de « chez eux ». Le flux des migrants qui s'observe dès 1974 avec 126 personnes est due à l'achèvement du prolongement du chemin de fer qui permet alors une desserte facile. Brèche que plusieurs populations vont utiliser pour arriver dans la vallée de la Sanaga. Par conséquent ce genre de migrants forment un nombre assez important qui tourne autour de 240 personnes selon les services de la sous préfecture.

En 1974, la Sosucam a dans ses effectifs de main d'œuvre 1216 ressortissants des plaines du Logone dont la présence contribue à l'expansion, la prospérité de cette dernière. Les autres étant intégrés dans d'autres activités toutes aussi créatrices de revenus en ville ou dans les villages environnants. Ils constituent le gros de

la main d'œuvre soit, 56% des employés. De même qu'ils forment la majorité de la population de la localité du moins au niveau de la zone urbaine et concurrencent même les autochtones. Ils représentent les 2/5 des 4000 habitants de la région puisqu'en plus 1216 sont en service à Sosucam, il en reste encore 340 personnes qui vivent dans les différents sites de la région, soit un total de 1556 qui représentent 38.09%. C'est à dire s'il n'ont pas été d'un grand apport dans l'augmentation démographique de cet espace initialement vide d'hommes quelques années plutôt singulièrement dix ans plutôt. Du fait de leur présence, la vallée de Mbandjock présenterait un visage à plusieurs cartes car la plupart des acteurs en question arrivent dans la région en bas âge.

I-3- Davantage de jeunes gens

La pyramide des âges de l'ensemble des ressortissants des plaines présents à Mbandjock fait ressortir une très large majorité de jeunes gens ; sur les 1556 en place à cette période, 91.25% ont un âge supérieur à 15 et inférieur à 30 soit un chiffre réel 1420 migrants. Les 08.75% restant constituent la masse des plus de 30 parmi eux, se retrouvent ceux venus de leur propre chef. Selon la mémoire des anciens que nous avons réveillés, les recruteurs s'intéressaient davantage aux jeunes gens sans famille ou du moins en passe d'en fonder et qui présentaient des envies de prendre femme mais manquaient de moyens financiers, de bétail et autres accessoires pour la « dot ». Certains déclarent même que « Mbandjock fut pour eux, le symbole du développement, le ciment de l'ascension sociale. Les jeunes socialement établis, c'est-à-dire possédant épouses, bétails, jouissant de l'estime et du respect de la communauté n'étaient pas de nature à abandonner leurs avoirs ou perdre leur aura pour se lancer dans l'aventure. Les tranches d'âges recherchées étaient variables entre 15 et 39 ans au sein de laquelle, se trouve une masse importante de célibataire sans enfants. Par conséquent des jeunes qui manifestent plus voire ne possèdent pas d'attache dans leur région d'origine et capables de se fixer de manière définitive dans la vallée comme nous le voyons aujourd'hui sur le site. Toutefois, quelques uns des anciens déclarent avoir été mariés avant leur arrivée sur Mbandjock ; c'est le désir de l'aventure et de découvrir l'école tant vantée par le chef de subdivision de leur région qui les ont motivés à descendre dans cette vallée où tout paraissait

beau selon les recruteurs⁸. Dans cette cuvée, chose très curieuse, il n'y avait point de femme. L'approche genre n'était pas encore valorisée comme de nos jours à grands cris.

A la jeunesse des migrants s'ajoute la sous scolarisation. Environ 90% d'entre eux ont un niveau d'instruction à l'école occidentale très bas voire nul. Ils n'ont acquis le savoir local qu'auprès des apprentissages à eux dispensés par les parents au cours des pratiques agricoles, des scènes d'initiation sociale. Ces enseignements ont été reçus dans des champs, des espaces réservés ou dans des familles. Cet analphabétisme aurait largement contribué dans leur mouvement de descente dans la vallée de Mbandjock; région où ils n'ont pu offrir que leur force de physique, grâce à laquelle d'ailleurs ils ont pu se hisser de haute lutte au sommet de la société d'accueil et même de départ. Ils ont bravé les intempéries du soleil, de la pluie pour recevoir d'infimes émoluments et des primes. Ce manque de qualification a eu comme conséquences, l'occupation voire l'utilisation des migrants à des postes de subalternes et d'agents d'exécution comme manœuvre agricole qui

⁸ Ils étaient constitués du fils du chef Vuté, village où est basée la société et représentant les populations du village d'accueil, Mr. Denis PISIER, directeur général de la société, Mr. Tobie OYONO EKOMAN, sous préfet, représentant l'administration du Cameroun pour le respect non des quotas mais aussi du cahier de charge.

correspond à la catégorie 01 de la convention nationale des industries agricoles. Cependant, fort de leur ancienneté dans la société, certains encore en service aujourd'hui ont achevé la carrière occupant déjà des postes d'encadrement.

Le manque de qualification n'est point lié à l'absence ou à la méconnaissance de l'existence et de l'importance même de l'école à cette période, loin de là. Il y avait certes des écoles pilotes à travers la région à l'instar de celles de Pitoa, Maroua, Yagoua, kaélé etc. où les modalités d'accès n'étaient point conditionnées, mais la peur de l'invasion peule et le souci d'être regroupé en un endroit pour des besoins de sécurité aurait motivé les parents à garder les enfants à la maison ou régulièrement auprès d'eux selon des anciens de la cuvée de 1965 interrogés. Par observation tous les enfants des migrants fréquentant l'école occidentale à Mbandjock forment aujourd'hui la plus importante masse scolarisant de la région. L'on pourrait que les parents souhaitent par ces actes rattraper leur retard/ignorance intellectuel.

II- Le bilan d'une présence : les mutations populaires et les différenciations sociales

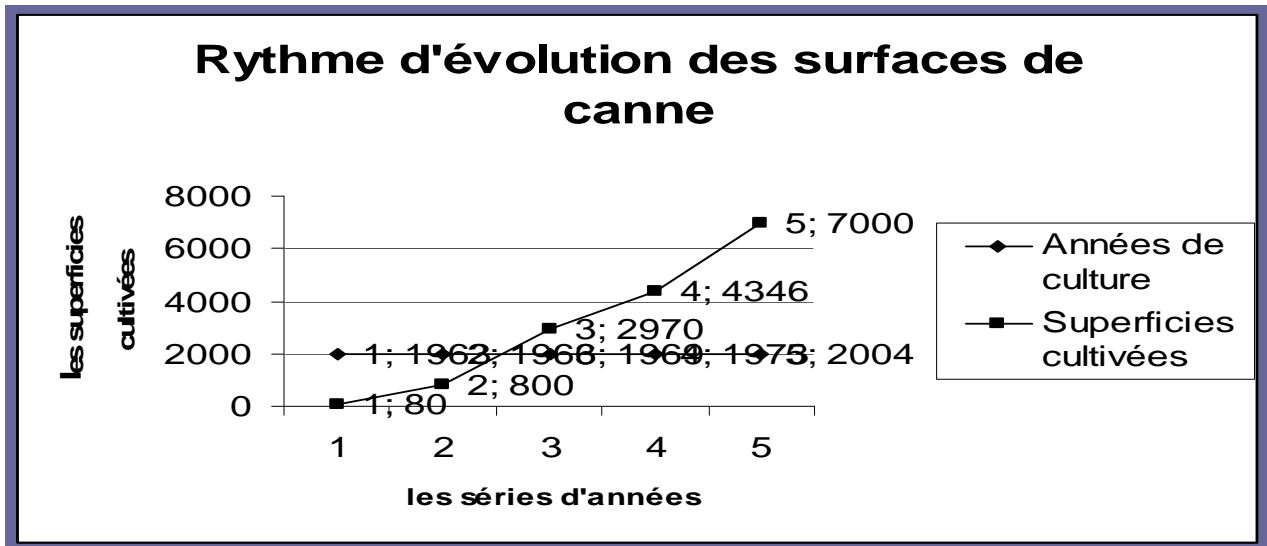
Il s'observe avec l'arrivée des vagues de migrants indiqués plus haut une multitude de constructions voire de changements sur l'espace de la vallée de la Sanaga dont les empreintes sur la paysage sont davantage forts et se révèlent dans le regard du spectateur sur quatre ou cinq points.

II-1- au sein de la Sosucam.

Ils ont contribué à l'expansion de la société bien que occupant des postes de subalternes à travers l'augmentation des superficies sous canne. En fait sur les 1216 migrants en question employés à la Sosucam, 1215 sont manœuvres agricoles exerçant au service culture de l'entreprise comme manœuvre agricole sur 1274 employés recensés dans ce service, soit 95.36%; un seul se trouve dans les services centraux en qualité de cadre. Il s'agit en fait d'un cadre de la société nationale d'investissement, un des actionnaires et représentant l'état du Cameroun, détaché au sein de cette entreprise pour veiller au respect des intérêts de l'état et surtout défendre les intérêts de ses « frères ». De même qu'il les motivait les uns et les autres à supporter les conditions de travail pour le bien de l'état et la renommée de leur terroir selon les anciens. Il était alors en somme un conseiller très écouté ; ceux-ci connaissaient en lui un valeureux fils du terroir pouvant parler à égalité avec le « blanc » et faisant leur fierté. Il est devenu un repère, un exemple de réussite pour ces jeunes migrants venus se faire fortune. Dès les mises en pépinières des plants, la société n'a cessé de grandir sur tous les plans.

Les superficies de canne ont évolué au fils du temps ; de 80 hectares de pépinières en 1963, elles atteignent en 2004, plus de 7.000 hectares de canne voire 20.000 pour ce concerne les deux sites à savoir Scucam1 et Sosucam 2, selon les statistiques de la direction des plantations de Sosucam.

Graphique n° 03 : évolution des superficies de canne depuis 1963.



Cette évolution des surfaces va de paire avec la production ; c'est ainsi que dix ans après sa création, la Sosucam fournit sur le marché local et les besoins locaux 19.266 tonnes de sucre. Cette production dépassa dans les 15.000 tonnes requis au départ et permis de stopper de manière définitive les importations de sucre du Congo. Le chiffre d'affaires de la société augmenta de même ainsi que le budget de l'état à travers les taxes ou impôts payés par la société selon la législation fiscale en vigueur. Malheureusement, il ne nous est pas possible de donner les montants des devises ici car nous n'avons pas pu les obtenir auprès de la société, ceux-ci faisant l'objet de véritable secret des dieux.

Les migrants des plaines ont ainsi le mérite d'avoir contribué à travers leur force de travail à la rupture des importations de sucre du Congo, bref, à l'autonomisation du pays en matière de production et de consommation de sucre local.

II-2- une nouvelle carte ethnique des terroirs dans la vallée

A l'origine, la vallée de la Sanaga présente par observation un ensemble de petites cartes ethniques réparties sur une série de petits terroirs correspondant à des petits villages voire hameaux, ayant de faibles démographies (Délarozière, 1953). Ceux-ci ont été regroupés par l'autorité administrative en quatre groupements pour une meilleure gouvernance.

Les principaux sont : le groupement de Ndjoré composé des populations Vutés est étalé sur une superficie de 425 km², comprend les villages de Ndjoré avec 315 habitants, de Dokoa avec 60 habitants, de Minkouma avec 167 habitants, de Nio Babouté avec 34 habitants. Il y en plus le groupement de Nkoteng dont les populations sont des Badjas, a une superficie de 380 km² et comprend les villages de Nkoteng où vivent 374 âmes, de Ebometende avec 144 personnes, de Meyosso avec 103 individus, de Mvane où se trouvent 77 âmes et enfin Zilli avec ses 330 personnes. Il retrouve encore le groupement de Mekomba avec 270 individus qui se confine sur 900 hectares selon les autorités administratives, chiffres que rejettent en bloc les autorités traditionnelles et le conseil des sages qui voient leur groupement beaucoup plus dense que cela. Leur surface aurait été grignotée par les groupements de Ndjoré et Ndo qui les ceinturent. Ces allégations traduisent le malaise latent et les conflits fonciers entre les différents terroirs. Il est par conséquent urgent de refaire les cartes physiques et les frontières de ces groupements ; ce à quoi, nous nous attèlerons très bientôt. Ce groupement est habité par des populations yésum qui auraient des parents dans la vallée supérieure du Nyong

et Mfoumou et comprend le seul village Mekomba. Enfin, il y a le groupement de Ndo qui couvre 13.500 hectares pour une population de 390 habitants, soit une densité de 03 hab./km². Les populations sont des Mvélé et des Ehan. Les migrants vont grossir cet espace sur un triple plan.

En premier lieu ils vont du fait de leur caractère très jeune, et des possibilités financières qui leur sont offertes pouvoir prendre femme rapidement. Ce qui aurait pour corollaire la naissance des enfants. Par observation, il ressort que ces populations migrantes sont davantage prédisposées à procréer que toutes les autres types en présence dans la vallée. Ils vont donc contribuer à la démographie galopante de cette région. Sur les 11.000 habitants (10.731 en 1987) selon les statistiques nets du dernier recensement général de la population qui a eu lieu au Cameroun, les migrants constituent 46%, soit, 4930 personnes en chiffres bruts. Ce qui constitue un atout non négligeable face à certaines échéances. Ensuite, ils contribueront à la multiplication des ethnies en présence et même des groupements car ces peuplements nous l'avons observé dans leur zone de départ aiment vivre de manière regroupée pour des raisons de sécurité, de conservation et de protection de leur culture. Parler des mariages mixtes inexistants dans ce souci de protection des cultures ; mais présence des concubins. Désormais il s'observe dans la vallée neuf groupement au lieu de quatre initialement présents. Cela entraîne aussi une multitude de type de populations car à chacune des ethnies correspond un type de cultures, de rites, de coutumes et de systèmes agraires

II-3- La nouvelle carte agraire de la vallée

L'arrivée des travailleurs immigrés et résidents originaires du nord dans cet espace faiblement prédisposé à les y accueillir à cause de l'absence d'une organisation solide pour leur ravitaillement en vivriers va poser un sérieux problème. En fait, sur les quatre principaux groupements de la vallée identifiés plus haut, seules les populations de deux d'entre (Ndo et Mekomba) eux s'attèlent à la pratique des activités agricoles d'ailleurs à petite échelle de production, incapable de satisfaire aux besoins de la masse de migrants présents sur le site. Situés en pleine zone de forêt, les populations s'intéressent prioritairement à la culture de rente cacaoyère, introduite au Cameroun Central au début du siècle dernier par l'administration allemande et dont le prix varie entre 220f et 280f par kg. Cette culture procure davantage de revenus aux paysans qui peuvent ainsi améliorer son cadre de vie. Le vivrier composé des tubercules comme le manioc, le macabo et des bananes plantain et douce n'a ici qu'un rôle d'appoint pour renforcer les capacités alimentaires des populations. Les produits du vivrier sont totalement méconnus des migrants mais auxquels, ils devront pourtant s'adapter au fil du temps pour leur survie. Une population rurale d'environ 600 personnes possédant peu de moyens de production peut-elle réussir à la satisfaire la demande alimentaire de plus de 1000 personnes dans un contexte où la notion de commerce n'est pas encore ancrée dans les mentalités ? Les deux autres groupements à savoir Ndjoré et Nkoteng sont quant à eux situés en pleine zone de savane aux abords même du fleuve Sanaga. Les populations sont plus occupées et intéressées aux activités de pêche qui leur procure aussi de gros revenus monétaires en alimentaires. Les productions de tubercules comme le manioc servant seulement à la fabrication de la farine de même nom pour les besoins de chaque ménage ou famille. Il eut donc été difficile pour les locaux de changer de suite leur mentalité habituée comme ils l'étaient à vivre en vase et en économie clos. Pourtant il fallait satisfaire aux besoins des migrants qui étaient réels en matière d'approvisionnement et de

collecte des produits vivriers. Comment s'y prendre ? la réponse sera trouvée par les migrants eux-mêmes grâce à l'implication de leur femme dans la pratique des agricultures dans la vallée.

Les femmes immigrées sont analphabètes et par conséquent ne sont pas employées dans l'agro-industrie. Elles furent les premières à nouer des contacts avec les populations féminines autochtones pour accéder à la terre et produire des vivres pour leur ménage. Elles vont mettre en place des champs de manioc, de mil rouge, d'arachide, de primeurs (tomates, courges, légumes) qui contribueront à diversifier le paysage agraire de la vallée. Les superficies de leur exploitation seront aussi plus vaste que celles des locaux puisqu'elles bénéficieront de l'appoint de leur époux dont la journée de travail dans la société s'achève au plus tard à 10 heures du jour. Le reste du temps étant réservé aux activités personnelles. Elles aussi introduire des aliments et les boissons emblématiques qui constituent pour eux des références et des rappels réguliers et constants des « pays » d'origine auxquels ils sont très attachés. L'on peut citer en exemple le *pel-pel* espèce de poisson fumé dégageant une odeur très nauséabonde et pourtant très prisés par les concernés, la bière de maïs et de mil. La rencontre dans les lieux de fabrication de cette bière est un moment trop grande émotion, d'expression et de communion dans la fraternité

Conclusion

L'organisation de la migration des populations des plaines du Logone en 1963 vers la vallée de la Sanaga s'est surtout faite autour et pour l'agro-industrie sucrière Sosucam. Les immigrés ont donc pleinement remplis leur contrat certes au prix d'énormes sacrifices en témoigne des mémoires du passé réveillés lors de nos enquêtes. Parallèlement, ils ont contribué à la redéfinition des différentes cartes économique, sociale, politique et environnementale de la vallée non sans conflits avec les populations autochtones qui leur revendiquent bien des initiatives. C'est un véritable borbier social et spatial en attente d'explosion qu'est la vallée de la Sanaga.

Nous sommes de simples géographes dont les préoccupations bien que terre à terre sont de comprendre le fonctionnement de cet espace qu'est la vallée de la Sanaga dès l'arrivée des migrants.

Nous asseyons de poser un regard diachronique sur l'arrivée des populations du Logone dans la vallée de Mbandjock depuis les années 1963-1974 et pendant les années 1993-2004.

Nous ne sommes pas historiens cependant nous avons en tant que géographes essayer de fouiller le passé des peuples en utilisant les méthodes de l'histoire comme la mémoire des anciens, des griots pour déceler les phénomènes géographiques cachés dont les types paysages observés sont les pièces d'archives les plus singulièrement significatives, expressives, marquant l'empreinte humaine et par conséquent le plus révélateur. Ces populations insouciantes de leur passé ont réussi à reconstruire un nouveau espace de vie (terroir) auquel elles sont très attachées

Bibliographie

- Abega S.-C., 2003-2004, Consommation d'eau dans une ville du sud du Cameroun, Diététique et Médecine, 65 p.
- Barbier J.-C., Courade G. Tissandier J., 1980, Complexes agro-industriels du Cameroun. ORSTOM, Paris,
- Barbier J.-C. Tissandier J., 1977, Mbandjock ou les promesses d'une ville liée à un complexe Agro-industriel Sucrier, Cameroun, ONAREST, Yaoundé.

- Kouasi G., 1988, La région de Yagoua dans l'Extrême-Nord du Cameroun, Mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse-Le Mirail.
- Tchounwou P.-B., 1992, Le point sur la pollution de l'eau à Mbandjock. ORSTOM/ OCEAC, Yaoundé, document d'entomologie médicale et de parasitologie, n°0 3.
- Youana J., 1986, Mbandjock: Processus de mutation d'une ville d'ouvriers et manœuvres agricoles, in la revue de Géographie du Cameroun,. 44-64 p.
- Yambene H., Zoa Zoa Y., 2005, Les agro-industries et la dynamique des savanes des bassins du Congo et du Tchad, symposium international, perspectives des savanes
- Zoa Zoa J.-Y juillet- septembre 2005, « De l'implantation économique à l'intégration nationale: Les Tupuri⁹ dans le bassin sucrier Mbandjock-Nkoteng » in, ENJEUX, Bulletin d'Analyses Géopolitique pour l'Afrique Centrale, n° 24, pp : 27-33, FPAE, ¹⁰www.fpae.org)

⁹ Terme qui englobe tous les migrants originaires du nord présents dans la région de Mbandjock

¹⁰ Fondation Paul Ango Ela